

—Un instant encore... dit Verdier. Une dernière question... Vous nous avez affirmé que vos mesures étaient prises pour qu'il fût impossible de découvrir en vous l'auteur du double crime commis la nuit passée...

—J'en ai la certitude.

—Comment avez-vous été amené à commettre ce crime ? Qui vous a mis sur la piste de notre secret ?

—Vous tenez à le savoir ?

—Absolument.

—Je vais donc vous l'apprendre mais je vous préviens que la découverte du secret dont il s'agit ne m'a coûté ni grands efforts d'intelligence, ni savantes combinaisons... C'est à vous M. l'abbé Meyriss, que je dois cette découverte...

—A moi ! fit Verdier stupéfait.

—Oui.

—C'est impossible !

—Attendez avant de juger... C'était il y a neuf jours...

—Neuf jours !... répéta le faux prêtre.

—Au bois de Vincennes... Ne vous souvenez-vous pas ?...

—Non.

—Je vais donc aider votre mémoire... Rappelez-vous que vous lisiez une lettre...

La lumière se fit brusquement dans l'esprit de Verdier.

—Une lettre de Michel Brémont !... s'écria-t-il.

—Tout juste !

—Mais, cette lettre, après l'avoir lue, je l'avais déchirée et j'en avais semé les morceaux aux vent...

—C'est exact.

—D'ailleurs, j'étais seul...

—Non, car tout près et à votre insu se trouvait un promeneur attendant quelqu'un et séparé de vous par un petit massif d'arbres verts qui lui permettait de vous suivre du regard à travers les branches. Ce promeneur, c'était moi... Je vous examinai, sans la moindre arrière pensée, par désœuvrement pur... Je vous vis lire une lettre, la déchirer, en jeter les fragments et vous éloigner. J'avais été frappé de l'expression de votre visage pendant la lecture de l'épître... La surprise et la joie s'y peignaient tour à tour... Cela m'intrigua. Un homme intelligent et plein d'expérience avait dit un jour devant moi que la lettre qu'on déchire en petits morceaux, après l'avoir lue, renferme neuf fois sur dix un secret de quelque valeur.

—Je me rappelai cela ; je résolus d'expérimenter la justesse de l'aphorisme que je viens de citer. Lorsque vous fûtes parti, je ramassai les morceaux épars de votre lettre et je les serrai dans mon portefeuille, avec l'intention de les assembler chez moi comme on assemble les pièces d'un jeu de patience, et de reconstruire d'un bout à l'autre la missive qui venait de produire sur vous une impression si vive...

—C'est ce que je fis le soir même en collant avec de la gomme les parcelles sur du papier à décalquer, ce qui me permettait de lire le recto et le verso de la lettre...

—Elle était sans importance... dit Verdier.

—Oui, répliqua Maurice, elle semblait insignifiante, j'en conviens... Elle l'aurait été pour tout autre que pour moi, mais c'est précisément son insignifiante apparente qui me fit découvrir sa réelle importance... J'ai étudié par hasard avec un de mes amis, curieux de ces sortes de choses, les correspondances *chiffrées* et à grille... Je connais cent manières d'écrire grâce auxquelles un indiscret ne peut trouver le véritable mot de la correspondance... J'avais chez moi de nombreuses grilles... Je les adaptai successivement à la lettre recomposée... L'une d'elles—(dont l'ambassadeur d'Angleterre se servait, paraît-il, il y a vingt ans) ; s'ajustait merveilleusement... Grâce à elle je déchiffrai l'épître sans la moindre peine...

—Il est d'une force étonnante ! murmura Lartigues plus enthousiasmé que jamais...

Verdier restait muet et songeur.

Maurice exhiba son portefeuille, l'ouvrit et en tira deux papiers.

—Voici les morceaux réunis de votre lettre, dit-il, et voici la grille qui m'a permis d'en découvrir la clef.

Il étendit sur la table la lettre reconstruite, et sur

cette lettre il appliqua une feuille de papier percée de petits carrés également distancés, puis il continua :

—Les mots apparaissant dans les découpures sont les seuls qui aient une valeur et voici quelles phrases ils composent :

—*Affaire magnifique. — Comme toujours, déposer correspondance au Père-Lachaise, au tombeau Kourawieff, dans le tabernacle de l'autel. V** ira la prendre et y mettra réponse. — Éviter de se voir et de se compromettre. — Ce moyen de communication rendra toute surprise impossible. — L'envoyé de Londres V*** sera bientôt à Paris.*

—Vous comprenez à merveille, poursuivit Maurice, que ceci devait éveiller au plus haut point ma curiosité... Le difficile était de trouver le tombeau afin d'y suivre vos agissements, ou les agissements de celui ou de ceux que vous chargeriez d'aller y porter votre correspondance...

—C'était difficile, mais non pas cependant impossible...

—Je découvris un moyen.

—Sans être un savant polyglotte, je parle assez facilement une demi-douzaine de langues, parmi lesquelles l'anglais, le russe et l'italien.

—Je me fis une tête, je revêtis un costume d'Anglais touriste, et je me rendis au Père-Lachaise où je baragouinai à un gardien, en français de haute fantaisie, avec un accent britannique plein de saveur, que je désirais visiter les tombeaux importants du cimetière.

—Le gardien parut quelque peu surpris de cette fantaisie funèbre en plein cœur d'hiver, mais néanmoins il me procura un guide qui me fit admirer pendant deux heures les beautés de la nécropole, me conduisant de sépulture en sépulture, et je vous assure que ses explications ne tarissaient pas ! Quelle plaine ! Tout au plus me laissait-il la possibilité du placer un *aoh yes* ! bien senti... Le cimetière est le domaine de ces gens-là... ils en vivent... ils en connaissent les moindres recoins... Je fis comprendre au guide que je désirais voir le tombeau de la famille Kourawieff... Il m'y conduisit et, à propos de cette tombe, il me raconta une histoire singulière... le meurtre de la comtesse Kourawieff commis par un *assassin distingué*... C'est son mot... Ne vous semble-t-il pas original ?

En entendant la dernière phrase de Maurice, Lartigues ne put s'empêcher de tressaillir.

Il jeta à la dérobée un regard au faux ecclésiastique qui écoutait avec une profonde attention.

Maurice continua :

—Il m'apprit ensuite que l'exhumation du corps de la comtesse et son transport en Russie avaient eu lieu un an après sa mort violente.

—Je savais où le tombeau se trouvait situé. C'était le principal. Le reste m'importait peu.

—Je mis dix francs dans la main de mon cicerone, et je quittai le cimetière...

—Tout cela est fort bien conduit !... dit Lartigues... Je vous écoute avec le plus grand plaisir... Votre activité me charme... à vingt ans nous étions ainsi...

—Le lendemain je levais avec de la cire à modeler l'empreinte de la serrure, reprit Maurice ; le surlendemain j'avais une clef qui me permettait d'entrer dans le tombeau... J'avais apporté tout un trousseau de petites clefs... l'une d'elles ouvrait le tabernacle. Chaque jour je vins prendre lecture de votre correspondance, que je me gardais bien de soustraire et qui me mettait au courant de vos affaires, intéressantes au plus haut point...

—Mais, demanda Verdier, pourquoi avoir frappé la femme qui nous servait de messagère ?

—Eh ! je n'avais nullement l'intention de tuer la pauvre créature, puisque sa mort ne me servait à rien... répliqua Maurice. Un malheureux hasard m'a mis dans la nécessité de commettre ce meurtre... Hier, à 3 heures, je m'étais introduit comme de coutume dans le tombeau, pour y lire la réponse à la note déposée la veille par M. Jules Thermis...

—Au moment où j'allais ouvrir le tabernacle, j'entendis une clef grincer dans la serrure de la porte de bronze, et cette porte tourner sur ses gonds.

—Je me jetai en arrière et je voulus m'accroupir derrière l'autel.

—Je n'en eus pas le temps...

—Votre messagère entra.

—Elle s'effraya en m'apercevant et jeta un cri.

—La peur de voir tout mon plan découvert, et par cela même irréalisable, s'empara de moi.

—Je me jetai sur cette femme si mal à propos venue, et je la frappai...

—Tonnerre du diable ! la gaillarde était énergique... Elle se défendit comme une lionne... Elle voulait me mordre et me donna beaucoup de mal... Ce fut dans cette tombe une effroyable lutte... A la fin je fus le plus fort... la femme mortellement frappée, s'abattit et ne bougea plus.

Je pris alors sur elle les notes qu'elle apportait et la liasse de billets de banque que je vous ai remise tout à l'heure, puis je sortis ; je refermai la porte derrière moi, je glissai de petit cailloux dans la serrure afin de retarder autant que possible le moment où M. Jules Thermis apprendrait que votre secret était découvert, et je regagnai mon domicile où je m'empressai de lire la dernière note.

—Cette note annonçait pour une heure après minuit l'arrivée à Paris d'un envoyé de Londres apportant le mot de l'énigme que je brûlais d'éclaircir.

—L'occasion était belle...

—Je résolus de la mettre à profit.

XXI

Maurice poursuivit :

—Aucune précaution n'est inutile quand on veut dérober sa piste aux curieux de la police.

—Au lieu de gagner la plus prochaine place de fiacres, j'allai prendre une voiture hors de Paris, à la porte d'un cabaret, et je donnai l'ordre de me conduire à la gare du Nord, où j'attendis l'envoyé de Londres.

—Je le reconnus à son bras en écharpe ; je prononçai le mot de ralliement ; il monta sans défiance avec moi et, dans le trajet de la gare du Nord à la rue Montorgueil, je le tuai pour prendre ses papiers.

—Vous savez le reste.

—Maintenant il s'agit de conclure.

—Du premier coup j'ai trouvé mon idéal : une immense affaire qui m'enrichira si j'en suis.

—Me croyez-vous capable de mener à bien cette affaire en m'aidant de vos conseils et de votre expérience ?

—Me jugez-vous digne de remplacer celui que j'ai frappé, et m'accorderez-vous la confiance que vous mettiez en lui ?

—Pour la seconde fois, je vous dis : Décidez.

Lartigues tendit la main au jeune homme.

—Vous méritez toute ma sympathie, cher monsieur, s'écria-t-il, et je ne vous la marchanderais pas... J'aime votre nature primesautière, et votre énergie m'enchantent ! Tel vous êtes aujourd'hui, tel j'étais à votre âge... Il me semble revivre en vous, et si j'avais un fils, je voudrais qu'il vous ressemblât.

—Merci de votre bonne opinion, M. Thermis ; je la justifierai... répondit Maurice en serrant avec effusion la main tendue.

—Moi aussi je vous apprécie, fit Verdier à son tour. Vous avez la décision, l'adresse et le sang-froid... Ce sont des qualités précieuses qui vous rendent digne, selon moi, d'obtenir la faveur que vous sollicitez...

—Alors je suis des vôtres ?... s'écria le jeune homme rayonnant.

—Diable ! vous allez trop vite en besogne...

—Comment ?

—Songez que Thermis et moi nous ne sommes pas seuls...

—Vous n'êtes plus que quatre...

—Oui, mais deux de ces quatre ne vous connaissent point encore, et ils ont voix au conseil comme nous... Nous ne pouvons rien décider sans eux...

—Concluez !... fit Maurice avec impatience.

(A suivre)